

Les enjeux de la *fascination* et de la *communion* et l'avènement du *Je transcendantal* chez Abellio, par José-Guilherme Abreu

Avec son mouvement ascendant et son mouvement descendant, perpétuellement associés, la *dialectique de la double contradiction* conduit à distinguer deux esthétiques. Et cela d'ailleurs de la même façon qu'il existe deux éthiques, une morale de simple convenance sociale, d'une part, et, de l'autre, une éthique proprement dite, qu'on peut aussi qualifier de transcendante. L'esthétique d'en bas, qui est celle de la prolifération illimitée des signes irrelés propre aux arts d'essence homosexuelle dites modernes, est une esthétique de la fascination. L'autre, d'en haut, qui est une esthétique de la transfiguration ou de la communion tend, à la limite, à la « *perception sans formes* » et à « *l'art sans art* » du budisme zen.

Fondements d'esthétique, Raymond Abellio, 1977

Par ce morceau issu du texte que Raymond Abellio a publié au *Cahier de L'Herne* qui lui est consacré, nous trouvons l'esquisse central de l'axiologie abellienne, notamment à ce qui concerne la mise en évidence de la tension fondamentale entre la logique de la *fascination* et celle de la *communion*, l'une et l'autre se ne comprenant pas, séparément, par des attributs culturels ou temporels de circonstance historique ou sociale qui leur soient naïvement associés, mais, au contraire, se comprenant l'une par l'autre, par les rapports que l'une et l'autre établissent entre elles, « par la médiation » de ce qu'on appelle le *champ transcendantal*, qui n'est que le champ de toute conscience qui se regarde, en train de se connaître en tant que telle, en sachant que, selon Abellio, ce que constitue le champ transcendantal c'est, justement, la double transcendance qui lui est immanente.

La pensée, l'œuvre, mais aussi, ou surtout, la vie d'Abellio sont entièrement liées à la vision, et à la connaissance de cette façon si complexe, mais au même temps, si lumineuse, de penser : la logique de la double contradiction croisée.

Par rapport à ce que nous intéresse ici, qui est d'apprendre les différents aspects qui peuvent nous présenter les enjeux de fascination et de communion en travail à un certain état de conscience, ce qu'importe dès lors de signaler, c'est que *fascination* et *communion* ne sont pas des notions ou des valeurs opposés qui se confrontent à l'intérieur d'une même et unique logique, ne se distinguant l'une de l'autre que par des attributs de différente ou même inverse nature, mais, au contraire, ce qui les différencie de plus c'est justement l'inversion du principe de fonctionnement logique et intentionnel, d'une par rapport à l'autre.

Par d'autres paroles, *fascination* et *communion* sont différentes, voire même opposées, non parce qu'elles se définissent en fonction de différents et contraires attributs, mais parce qu'elles activent de différentes génétiques et dynamiques de fonctionnement transcendantal, bien que de différents niveaux et qualités de remplissage intentionnel.

C'est pour cela que toute entité qui soit extérieure, peut développer un sens fascinant ou communal, d'après la visée conscientielle qui la vise, car à la fin, prenant l'exemple du pair « beauté – transfiguration », comme signale Abellio, « *si l'essence de la beauté se tient dans la distance, et celle de la transfiguration dans la suppression de celle-ci, il y a là deux mouvements inverses, l'un vers le dehors, l'autre vers le dedans, mais tandis qu'au dedans on aboutit forcément à un état de communion ou même de fusion unitive, la situation dans le cas de la beauté présenté du dehors est toute différente, celle-ci n'est pas reçue par tous les états de la même façon : selon la qualité de leur rapport avec l'Être, certains seront en état de communion, voire là encore de fusion, d'autres de fascination* »¹, ce que veut dire, qu'à la fin, le problème se pose, toujours, dans le champ transcendantal.

Pour préciser une première distinction, on dira que la conscience se trouve en état de fascination, quand elle est emportée par son extérieur, et devient saisie par le mouvement

du monde, en s'aliénant de soi. À ce titre, Abellio parle de vertige et d'*ek-stase*. Inversement, on dira que la conscience se trouve en état de communion, quand elle se saisit à soi même par son propre regard, et constitue à son intérieur le mouvement du monde. À ce titre, Abellio parle d'intégration et d'*enstase*.

On peut découvrir à la magnifique description qu'Abellio nous donne, à la SA², de l'épisode de la « *Chute en Montagne* », la mise en transition du passage d'un état de « *chose fascinée par le vide* » à un état auquel le sujet « *possède communielement ce mode du monde* ».

Il y a là, pourtant, sans aucun doute une hiérarchie. Abellio parle explicitement d'un ordre du bas, par rapport à l'esthétique de la fascination, et d'un ordre du haut, par rapport à celle de la communion. Mais cette hiérarchie si bien qu'elle soit dans un sens une hiérarchie de l'inférieur par rapport au supérieur, cette distinction émerge plutôt d'une axiologie fonctionnelle, ou plutôt intentionnelle, que d'une axiologie topologique ou conceptuelle, car la première n'est inférieure que parce qu'elle s'attache à la « *prolifération de signes irrelés* », ce que veut dire que même si ces signes fussent sublimes, dès que se multipliant de façon irrelée, ils resteraient toujours les signes du sens intentionnel de l'hémisphère du bas.

En ce sens, les pouvoirs de fascination et de communion sollicitent à partir d'une logique tout à fait contraire le champ de la conscience, et ouvrent une crise et instaurent une souffrance au sein de la conscience transcendante.

Retournons donc à Abellio :

Le problème de la conscience est de transformer perpétuellement les facteurs de fascination en facteurs de transfiguration (ou de communion), mais cette tâche est sans fin, car la multiplication des signes est indéfinie et celle de leur (organisation) est indéfiniment infinie.

Voici le cerne de la double transcendance ! L'hémisphère du bas a ça propre transcendance, Une transcendance à soi, qui se manifeste non par la montée du sens unifiant, comme celle de l'hémisphère du haut, mais par la dissémination répétitive des apparences.

Mais le principal n'est-ce pas encore cela. Le principal c'est que la conscience possède et entraîne une tâche, et que cette tâche là est (ou devrait être) transfigurante : transformer les facteurs de fascination en facteurs de communion.

Cette tâche, même s'il faut l'admettre qu'elle est une tâche sans fin, il faut aussi reconnaître que c'est une tâche initiatique, et à cause de cela, et seulement par cela, toute conscience arrive à se constituer, en tant que conscience de ce qui l'est propre.

Et ce qui l'est propre, ce n'est pas le dédoublement de soi à soi – *l'existence* – par la médiation du moi personnel et non communicable qui assiste à chacun des humains, mais par l'émergence – *l'avènement* – à l'intérieur de ce moi, du Je transcendantal : le sujet pur qui n'est pas ni démon, ni homme, ni dieu, mais qui rend possible, et qui ouvre le sens de tout un univers intentionnel qui rassemble les démons, les hommes et les dieux, dans l'unité indicible de *l'être-cause-de-soi*, espèce de fils de l'Homme, toujours à venir.

Ce passage nous présente, devant nous-même, « l'alchimie » de la transfiguration.

Voyons ce que dit Abellio en prenant comme analogie le problème de l'espace :

L'axiomatisation, c'est la vision de l'espace dans son essence du haut. La géométrie du parallélépipède, c'est la vision de l'espace dans une constellation particulière de ses essences du bas. La constatation capitale est alors la suivante : ce sont les ultimes essences du bas (point, droite, plan) qui servent de support à la fois sémantique et sémiotique à l'essence du haut. [...]

Ce court-circuit entre essences du haut et essences du bas rend inutiles et « déréalise » les objets intermédiaires (ici, par exemple, la boîte et le livre qui ont donné ensemble l'idée du parallélépipède). C'est, au sens strict, un acte de transfiguration. Le monde (ici celui de

l'espace) se trouve transfiguré par le sujet percevant (ici la conscience de l'axiomaticien). Le livre et la boîte sont transformés dans cette vision en « corps glorieux », c'est-à-dire en supports de connaissance.

Nous touchons ici un des problèmes les plus intéressants de la pensée abellienne : celui de nous rendre une vision du monde pleine de sens. Chez Abellio, on peut dire qu'il n'y a que du sens, car à la fin l'hémisphère du bas, malgré le fatras qui le domine, fruit de « l'ordre » de l'irrélié qui est le sien, appelle à l'axiomatisation du monde, et fournit le matériel de base au procès de transfiguration, en devenant le monde des choses et aspects irréliées, un cosmos structuré et polarisée par ses quatre principales directions de l'espace, ses systèmes de coordonnées, ses fuses horaires, et même la division du territoire en cellules que rendent possible les télécommunications portables, le GPS, etc., ceux-ci en constituant les signes de la transfiguration technique et technologique promise, et requise, par la modernité.

C'est pour ça que chez Abellio, il n'y a pas de place pour une angoisse constitutionnelle qui contamine, sans pardon, la conscience et l'existence humaine, dès que cette conscience-là s'ouvre à son propre but de s'intensifier à soi-même, en réalisant sa tâche fondamentale : celle de potentialiser l'émergence perpétuelle du Je transcendantal, en célébrant les Noces Communielles avec l'idée du sens absolu.

Mais pour que ça puisse arriver, il nous faut appeler à une énorme discipline et rigueur rationalisante.

La logique de la double contradiction croisée exige donc un grand effort analytique : une tâche qui se présente plus difficile, puisqu'elle suppose, au même temps, la maîtrise de l'analyse intentionnelle et le souci de la demande gnostique.

Ici, nous nous déparons justement avec le thème de notre Rencontre : *Raison – Crise et Résolution*, car le court-circuit dont parle Abellio entre les essences du haut et les essences du bas, préalable à toute transfiguration, aujourd'hui se présente comme une espèce de vortex spirituel à une échelle vraiment cosmique, soit en mode d'ampleur soit en mode d'intensité.



Tout se passe comme chez le tableau de Raphaël « *La Transfiguration* » qui nous montre le Christ éclatant de puissante lumière, flottant entre la Terre et le Ciel, en train de révéler sa nature divine.

Analysé par Abellio³, ce tableau se structure à partir de deux pôles fondamentales – le *Christ* qui polarise le plan supérieur, et la *Femme* qui polarise l'inférieur – les deux placés au plus haut et au plus bas de la scène, et liées par la médiation d'un plan intermédiaire qui est celui du Mont Thabor et des trois apôtres Pierre, Jean et Jacques, qui se protègent les yeux, de la puissante lumière propre qu'irradie la figure de Jésus.

Les essences irréliées du bas, sont symbolisées par la figure de l'enfant possédé, qui est apporté aux neuf disciples pour être guérit, ce qu'ils n'arriveront pas à faire, car ils sont en conflit avec eux-mêmes, ou au moins en

désaccord, et participent et s'engagent aux troubles et craintes de la foule qui se présente au plan inférieur, qui est, d'ailleurs, le leur.

Seul l'enfant possédé regarde directement, du bas, la scène de la transfiguration, et forme un vrai axe de liaison entre les deux mondes, comme le suggère la position de ses bras, ce que, selon Abellio, sert à montrer que pour que la transfiguration se vérifie, il faut qu'un court-circuit entre les essences du bas et les essences du haut, se produise.

Mais ce n'est pas tout, car en plus que de représenter, uniquement, irradiante de lumière propre (solaire), la vision de la transfiguration du Christ, – la vision gnostique – le tableau met également en scène la présence de la lumière indirecte (lunaire) – le sentiment mystique – qui est symbolisée par la figure de la femme en genoux, qui reçoit la lumière du dehors et de l'haut, pour se rendre à elle, tout en incarnant, à notre avis, l'image de l'Église, ou mieux, de l'Église comprise en tant que « Mère », et de ce point de vue, fonctionne comme centre de l'immanence mondaine, immobilisée par la foi, en recevant, plié sur ses genoux, la grâce divine, à travers des apôtres, pour la guider vers l'enfant possédé, qui n'est, à la fin, qu'une allégorie de l'humanité souffrante, que l'Église se veut secourir.

Mais l'Église « en tant que Mère »⁴, n'est pas la seule Église représentée au tableau, car on peut y voir aussi la représentation d'une autre Église bouleversée par le contact direct avec le Divin : celle des trois Saints du plan médian, qui sont d'avantage secondés par la participation marginale de deux ascètes (ou pèlerins ?) qu'on voit à l'arrière plan, et qui, en regardant aussi directement la scène de la transfiguration, établissent un second axe de connexion entre le monde de la gnose, et celui de la mystique, tout en faisant descendre le flux de la transfiguration vers le monde – la femme – et fonctionnant comme le pôle contraire vis à vis de l'enfant possédé, celui ici représentant l'axe et le flux de l'assomption, et ceux-là, l'axe et le flux de l'incarnation.

Alors ce que nous voyons ici, c'est bien une mise en scène parfaite de la génétique et de la dialectique de la *Structure Absolue*, comme présence et manifestation, en personne, du principe fondamental de la double transcendance, et même de la logique de la double contradiction croisée.

Dans le plan du haut, polarisé par le *Christ* – le plan Divin – on voit la vision de la transfiguration qui rassemblant le tout, subit une élévation et une purification soudaine et abyssale annoncée par les prophètes, et présentée (ou soufferte) par les saints, qui, au milieu de la scène, sont investies en compagnons par son contact avec le Divin. Dans le plan du bas, polarisé par la *Femme* – le plan Humain – on voit le trouble des conflits et des craintes humaines, qui ne seront jamais guéries par la science et la raison, comme le montre le disciple qui cesse de chercher, impuissant, dans son livre, le remède pour l'enfant possédé.

Ces deux pôles composent une croix avec les deux figures qui cerclent le Christ : Elie et Moïse que sont les seuls qui participent sans aucun trouble, à la scène de la transfiguration. On dirait que le premier personnifie la vision – l'orgue du sens prophétique – enregistrée dans les Écritures qu'il apporte, et que le second personnifie le corps – le lieu d'assimilation de ce sens – en transportant les *Tables de la Loi*, qui sont l'incarnation de la Parole de Dieu.

D'après la logique de la double contradiction croisée, on pourrait, alors essayer d'interpréter (ou de illuminer) le sens du tableau, de la suivante façon.

Se levant au dessus du Monde (ici symbolisé par la Femme), l'image du Christ Transfiguré « tourne » vers Elie qui reçoit et reconnaît la présence Divine, grâce à la vision prophétique. En suite, cette illumination gnostique, est assimilée par le corps transcendantal d'une histoire transcendante, et se fait finalement chaire doctrinale, en s'incarnant dans les Tables de la Loi. À la fin, cet instrument d'un gouvernement divin subit une nouvelle rotation vers le monde, et féconde une communauté qui n'est plus seulement juive, en constituant *Nouvelle Alliance* établie par l'Église : *l'Église Mère* qui forme un couple avec *Dieu Père*.

Il y a là, alors, une croissance en mode d'ampleur et en mode d'intensité. Croissance en mode d'ampleur, parce que le message doctrinal vise maintenant la communauté universelle des « pauvres d'esprit », sans distinctions territoriales ou tribales. Croissance aussi en mode d'intensité, parce que la doctrine maintenant n'est plus une théologie ouranienne, émanée

de Dieu Père, mais plutôt devient une théogonie du Fils, ce qu'à la fin veut dire, que le fils de l'Homme devient plus proche de Dieu.

Par ce tableau, on peut bien voire en action une théologie et une cosmogonie qui s'accordent en toute perfection. Il faut ne pas oublier que Raphaël est mort en 1520, laissant ce tableau inachevé. Or, justement, 1520 c'est l'année qui connaîtra l'excommunié de Luter, et marque le vrai commencement de la Réforme, trois années après le fixage des 95 thèses contre les indulgences à la Cathédrale de Wittenberg, aussi par Luter : une action encore isolée qui ne joue qu'un rôle symbolique, en tant que manifestation intentionnelle, sachant que la définition d'une doctrine anti-catholique ne se produira qu'après l'écriture des trois principales ouvrages de Luter, publiés, justement dans l'année 1520.

Alors, ce qu'on voit représenté à ce tableau, c'est la traduction artistique d'un vrai Point Omega du Christianisme Romain Occidental.

Désormais, l'Occident ne connaîtra plus un si parfait équilibre entre vision gnostique et sentiment mystique : un équilibre que sert à couronner et enfermer, eidétiquement, sur elle-même la dogmatique et la théologie médiévales.

Ce que se produira en suite c'est la formation de l'Histoire Moderne, marquée par la domination croissante de la raison et de la science expérimentale, incarnée par les humanistes, les mathématiciens et, enfin, les cosmographes, et disséminée par la typographie.

C'est à la fin de ce cycle que, selon Abellio, on se retrouve, vers le deuxième quart du XX^{ème} siècle, avec le fascisme et le nihilisme en représentant le maximum de potence de fascination, car il n'est pas par hasard, comme signale l'auteur, que le mot fascisme ait une ressemblance phonétique, mais aussi étymologique, si grande, avec le mot fascination.

Seulement, le fascisme a été vaincu, mais non la fascination. Hier, la fascination se concentrait dans le Chef : « le chef guerrier » ou « le chef communiste », selon Abellio, qui s'élevaient au dessus des masses, à fin de les réprimer, dans le premier cas, ou à fin de les agiter, dans le second. Aujourd'hui, pourtant, la fascination ne se fait que du spectacle : le spectacle des masses toutes seules, ou peut-être mieux, le spectacle de la nouvelle plèbe.

Dans cette ligne de compréhension, nous nous trouvons aujourd'hui en pleine domination des enjeux de fascination. On dirait même que nous sommes tout proches du point maximum de cette puissance-là, sinon même pas, y vraiment immergés.

Il n'y a plus de *Dieu* ni de *Maître*, tout comme prêcha Bakounine. Mais, en revanche, jamais l'esprit libertaire ne se trouva si peut intentionnellement vécu et partagé, comme au présent.

Le problème central se pose alors : devant le fatras de la vie contemporaine, quels sont les outils et les clés avec lesquels la conscience et l'être humain pourront compter, pour continuer et même approfondir la tâche de la conscience, dans un temps si confus comme celui qui maintenant se présente à tous ? Et aussi, qu'elle espèce de « raison » pourra nous aider à illuminer un si tortueux et si obscur chemin ?

Peut-être il sera instructif d'écouter attentivement ce que dit Abellio :

Un fantôme hante depuis vingt-cinq siècles l'esprit des hommes, le fantôme de la connaissance. En tout temps et en tout lieux, depuis vingt-cinq siècles, les diverses communautés humaines, Églises, nations, et même sectes ou tribus, ont tenté de l'exorciser par les rites ou les codes de leur gouvernement : philosophes, sciences, religions, mythologies, pour en faire l'instrument zombique de leur pouvoir, et elles ont ainsi prétendu imposer du dehors à tous, indistinctement, leurs images de cette « connaissance » même, s'enrichir et survivre qu'au-dedans de l'homme seul.

Vingt-cinq siècles, avons-nous dit. C'est en effet au VI^e siècle avant notre ère, par une extraordinaire coïncidence dont nous aurons à dégager, dans l'histoire invisible, le sens et la portée, que naquirent presque ensemble, en des points fort éloignés les un des autres, les divers « fondateurs » des civilisations de notre

actuel cycle historique, Pythagore, Thalès, Zoroastre, le Bouddha, Confucius, Lao Tseu, et cela au moment même où le peuple juif, partant en captivité sur le chemin de Babylone sous le fouet plombé des soldats, se préparait à forger, dans son exil, son identité culturelle et à devenir le levain d'un monothéisme qui se voulut aussitôt universel.

Nous avons de bonnes raisons de penser que ce cycle ainsi commencé doit durer environ quarante siècles. [...] De bonnes raisons également de croire que sa charnière et le début de son mouvement de renversement et de régénération se situent à la fin du XIX^e siècle, au moment où, simultanément, disparaît un géant nommé Nietzsche, dont le nom contient symboliquement le niet d'une négation globale, juste à la fin de cette nuit où il sombra, des hommes non moins géant que lui, Einstein, Husserl et quelques autres, dans l'aurore d'une réévaluation positive.

Un siècle se sera bientôt écoulé depuis la fin de Nietzsche et l'apparition des nouveaux « fondateurs »⁵.

Selon Abellio, c'est Husserl qui ouvre, justement, le passage vers le nouveau cycle de régénération, et il va de soit que la parution des *Recherches Logiques* en 1900, coïncide avec la mort de Nietzsche, qui, selon Abellio, symbolise la négation globale du cycle antérieur.

Et ce que Husserl apporte c'est la découverte de la phénoménologie transcendante, et par là, justement, l'idée de construire une communauté gnostique, laquelle selon lui serait le moyen et le but de la conversion à la phénoménologie transcendante.

Prise comme ça, la phénoménologie husserlienne se présente comme une annonce pareille à celle des prophéties historiques : elle annonce l'avènement du *Je Transcendantal*, cet avènement étant l'équivalent logique et axiomatique de l'avènement du *Christ* qui se fait « chaire humaine », de la même façon comme le *Je* se constitue « idée pure » dans le champ transcendantal.

On rentre ici à la règle abellienne de la « proportion ». Le *Christ* est pour l'*homme*, ce que le *Je* est pour la *conscience*, y introduisant un pouvoir de transfiguration.

D'où, alors, l'idée que se fait Abellio, que le siècle qui justement commence, verra apparaître de nouveaux fondateurs. Les fondateurs d'une *Nouvelle Alliance*, maintenant de l'homme avec l'esprit, établie par la médiation du *Je Transcendantal*.

Alors, toute attention devra être donnée aux événements non de l'histoire visible, centrée dans les circonstances et les enjeux de l'objectivité strictement extérieure, d'après la description qu'en se fait une science qui se tient encore prise « en captivité » par le champ des probabilités mesurables qu'en mode d'ampleur, mais, contrairement, on devra donner toute attention possible aux événements et aux visions eidétiques qui remplissent de sens communal l'intersubjectivité transcendante, et qui constituent, à la fin, le signe de l'émergence perpétuelle du *Je*.

Ces événements et ces visions eidétiques, ne se présentent pas revêtues d'aspects connus, et de signes extérieurs prévisibles. Ces caractéristiques sont celles de l'Homme intérieur dont sa nature et connaissance prêcha, déjà à la fin du Moyen Age, le dominicain Maître Eckhart.

Pour cela, il est de toute importance promouvoir la transfiguration de la raison : sa conversion phénoménologique, par la vision, mais surtout, par la praxis, de *l'epoché*.

« *L'epoché, il faut la vivre* », c'est peut-être là le plus important enseignement abellien.

Par là, tout un programme infindable nous appelle à la conversion gnostique de la Raison.

En terminant, je (pro)pose ici quelques réflexions, concernant la dialectique de la fascination et de la communion :

1. Il faut ne pas refuser ou mettre à part les enjeux de fascination, car c'est du court-circuit entre les polarités de la dialectique « liée »/« irréliée », prises et croisées en tant que choses et états de conscience, que toute transfiguration est produite.

2. Il faut ne pas se douter que les enjeux de fascination et communion se présentent d'après presque tous les aspects, ayant une capacité indéfinie de se métamorphoser à quelque forme ou condition, puisque c'est plutôt par son fonctionnement logique et son contenu intentionnel, qu'ils se distinguent les uns des autres.
3. Ceci dit, il faut se prévenir contre la tentation de se laisser fasciner par la pensée abellienne, laquelle, bien sur, n'échappe, pas non plus que toute autre, à induire des effets de fascination chez ces adeptes, puisqu'elle se laisse souvent enchanter par l'hauteur de ses analyses, par sa rhétorique parfois grandiloquent et, faut-il aussi le reconnaître, par un certain ressentiment personnel, d'ailleurs tout à fait justifié.
4. Pour cela, nous croyons que le plus grand mérite – le génie même – d'Abellio réside dans la découverte, la maîtrise et la connaissance de la *Structure Absolue*, laquelle constitue, on ne peut pas s'en douter, une vraie Gnose moderne. Peut-être l'unique ou la plus développée que l'Occident s'est bâti, après le Système de l'idéalisme hégélien.

José Guilherme Abreu
Seix, le 21 mai, 2005

Images :

Fig. 1- Raphael Sanzio, *La Transfiguration* ; huile sur toile ; 1520 ; 4.08 x 2.78 m ; Salle de Raphael, Musée du Vatican, Rome

¹ ABELLIO, Raymond, *Manifeste de la Nouvelle Gnose*, Gallimard, 1987, Paris, p. 111

² ABELLIO, Raymond, *La Structure Absolue. Un Essai de Phénoménologie Génétique*, Gallimard, Paris, 1965, pp. 143-150

³ Vide, ABELLIO; Raymond, *Fondements d'Esthétique*, In, LOMBARD, Jean-Pierre, (dir.) *Cahiers de L'Herne*, p. 147. : « Trois niveaux : en haut, en état de lévitation, le « corps glorieux », Jésus entouré d'Elie et Moïse; au niveau intermédiaire, sur le plateau sommital de Thabor, les trois apôtres Pierre, Jean et Jacques, accroupis, aveuglés par la nuée éblouissante dont ils ne peuvent supporter la vue et tenant d'ailleurs leur main à hauteur des yeux pour s'en protéger. En bas, au pied du mont, les autres disciples et la foule, incapable elle aussi de regarder la nuée (certains, les yeux baissés, désignent seulement la lumière du doigt : ce sont des érudits, non des connaissant, ils ne savent que par ouï-dire). Mais, dans le coin droit du tableau, une famille amène aux disciples un enfant possédé pour le faire exorciser par Jésus. Cet enfant est un personnage-clé du tableau. Son, visage est révolté. Mais seul il lève la tête et tient ses yeux ouverts sur la nuée éblouissante. Nous verrons qu'il symbolise la présence nécessaire, dans tout phénomène de transfiguration, des essences du bas, les plus basses, les moins reliées, les moins intégrées. Dans ce tableau inspiré, où le bas est non moins significatif que le haut, mais ne l'est que par lui, Raphaël pose la transfiguration comme un court-circuit fulgurant entre les essences du haut et les essences du bas. »

⁴ On pourrait essayer de voir ici, peut-être, la preuve de l'idée abellienne selon laquelle la « Trinité » n'est pas parfaitement constituée, car à la triade Père, Fils, Saint Esprit, manque la figure de la Mère (comprise en tant que pair du Père), alors que, selon notre avis, la Mère y est présente, quoique par la faveur d'une Église qui se conçoit à soit même, en tant que « Femme » de Dieu.

⁵ ABELLIO, Raymond, *Manifeste de la Nouvelle Gnose*, Gallimard, 1987, Paris, pp.27-28